
L'HELLENISME DES PRATIQUES CORPORELLES GRECQUES.

Le pont jeté par Pierre de Coubertin entre les jeux antiques et le mouvement olympique moderne accrédite l'idée d'une continuité sportive a-historique. Pourtant l'activité physique est porteuse de valeurs des sociétés dans lesquelles elle s'épanouit. Qu'incarnaient ces jeux dans la société grecque antique, ont-ils une utilité civique ?

I. Le mythe olympique.

Olympie est le symbole de l'importance des pratiques corporelles dans la Grèce antique. Si les jeux olympiques sont les plus célèbres des jeux grecs, de nombreuses cités organisaient des jeux Panhelléniques : sur les centaines de concours, trois étaient presque aussi prestigieux qu'Olympie (à Delphes, Némée et sur l'Isthme de Corinthe).

Olympie était d'abord un sanctuaire : les Jeux n'étaient qu'un des aspects du culte de Zeus « père et maître des dieux ».

Tous les quatre ans, l'été, les jeux olympiques étaient patronnés par les Éléens qui désignaient dix magistrats, les *hellanodices* ou juges des Grecs, organisateurs et arbitres. Leur ouverture était annoncée par des ambassadeurs éléens qui se rendaient de ville en ville, partout reçus avec les plus grands honneurs. Après leur passage, une trêve sacrée suspendait les hostilités internationales et rendait le sanctuaire d'Olympie.

Le programme des épreuves a varié depuis 776 avant J.-C. où le roi d'Élis Iphitos aurait fondé la trêve. Au début du Ve siècle, époque de l'apogée des Jeux, on comptait treize épreuves : quatre courses à pied (le stade [192,27 m], le *diaulos* ou double stade, le *dolichos* ou course de fond, l'*hoplitodrome* ou course en armes), trois sports de combat (lutte, boxe et pancrace), Le *pentathlon* (stade, saut en longueur, lancement du disque et du javelot et lutte), deux courses hippiques, (à cheval monté et en char à quatre chevaux). Lors d'épreuves « juniors » les enfants disputaient la course du stade, s'affrontaient à la lutte et à la boxe.

Sur plusieurs jours cérémonies religieuses et manifestations sportives s'entremêlaient. Premier jour : sacrifice à Zeus, serment de respecter le règlement par juges et athlètes, tirage au sort des « séries » de chaque épreuve par les arbitres, sacrifice à Pélops dans la soirée. Deuxième jour : stade, *diaulos* et *dolichos*.

Troisième jour : après le Pentathlon, avait lieu le soir, la stéphanéphorie lors de laquelle les vainqueurs recevaient pour toute récompense une couronne coupée, avec une faucille d'or, à

l'olivier planté par Héraclès lui-même. Ils allaient en procession les dédier dans le temple de Zeus tandis qu'on exécutait en leur honneur des hymnes de circonstance, ou épiniées (poèmes). Des réunions amicales se prolongeaient tard dans la nuit.

Quatrième jour : lutte, boxe et pancrace,

Cinquième jour : épreuves « juniors » et l'hoplitodrome puis les compétitions hippiques suivies d'une stéphanéporie.

Sixième et dernier jour : Hécatombe à Zeus et grand banquet.

II. Des jeux civiques ?

A. Construction et expression de la civilisation grecque.

Les jeux attiraient des concurrents et des spectateurs de toute la Grèce. Le sanctuaire est le lieu de rencontre des Hellènes : ces jeux étaient l'occasion de confrontations pacifiques entre cités. Ils rassemblaient aussi d'un point de vue moral les Grecs, unis dans la célébration d'un des rites caractéristiques de leur civilisation. Les jeux participent de la construction identitaire grecque et expriment le sentiment d'appartenir à une civilisation. Ils ont acquis une valeur culturelle élevée dit Paul Veyne et c'est, pour lui, ce qui fait leur spécificité.

Les Jeux olympiques expriment un imaginaire collectif mythologique et religieux. La performance révèle la part divine de chaque athlète. Le vainqueur élu des Dieux fait la démonstration de la force des valeurs civiques de sa cité.

L'athlétisme était censé préparer aux vertus civiques. L'athlète est l'image du sage, courageux, se maîtrisant, ne craignant ni la mort, ni les puissants. C'est la résistance et non l'audace qui est alors valorisée selon Paul Veyne. Pour autant il conteste que les Grecs accordaient des vertus aux athlètes. Pour lui, le prestige des athlètes n'est que la conséquence de la valeur culturellement élevée accordée à Olympie.

B. Reflets d'une société.

La Grèce réservait ses jeux aux hommes libres, soit à peine 1/6^{ème} de la population. Pour y participer il fallait être grec et de sexe masculin. Les femmes et les esclaves ne pouvaient y assister contrairement à tous les hommes libres, mêmes barbares.

La société grecque était esclavagiste, mercantile et belliqueuse. Ses jeux étaient aussi à son image : faux amateurismes, tricherie, exclusion.

C. « L'olympisme ne servait à rien »¹.

Paul Veyne développe une vision singulièrement différente de l'olympisme. Selon lui les historiens ont transféré leurs analyses des raisons du succès de l'olympisme sur la société grecque : « *Nous, modernes, avons, comme on voit, des raisons sérieuses de nous intéresser à l'olympisme. Et les Grecs ? [...] On a donc supposé que la passion de l'athlétisme avait des raisons importantes et relatives à de grands intérêts : former des citoyens et des guerriers, renforcer l'identité nationale, honorer les dieux. Civisme, nationalisme, religion. L'explication, comme on voit, est fonctionnelle et rationnelle ; elle dit à quoi servait l'olympisme, qu'elle considère*

¹ Paul Veyne, « Pourquoi Olympie », Enquête [En ligne], 8 | 1993. URL : <http://enquete.revues.org/168>

comme un moyen approprié à des fins. Malheureusement, [...] aucune de ces trois explications n'est correcte : l'olympisme ne servait à rien, ou plutôt la sociologie fonctionnelle n'est qu'une rationalisation »

Si les grecs eux-mêmes accordaient une fonction d'éducation civique à l'olympisme, P. Veyne y voit plutôt le moyen de la transmission d'une formation sportive et intellectuelle « *de la culture d'un gentleman* » loin de l'idéal civique pourtant affirmé car « *il est plutôt rare qu'un système éducatif soit réellement fonctionnel et qu'il prépare les enfants à leur métier futur de citoyen ou de travailleur ; plus souvent, les adultes projettent sur les chères têtes juvéniles l'idéal humain et culturel de leur époque.* »

Il conteste également l'usage d'expression du nationalisme grec conféré à l'olympisme : même s'ils sont nationalistes, les grecs pouvaient savourer une fête pour elle-même. Il voit dans le succès du concours le fruit de la curiosité et du snobisme ; se presser à l'événement mondial du moment.

Enfin si le concours a un caractère religieux, pour Paul Veyne, ce n'est pas une raison de son attractivité. Comme nous n'assistons pas aux jeux modernes par piété envers les idéaux de Coubertin, les grecs s'y seraient rendus d'abord par curiosité et amour du sport : « *Les spectateurs n'avaient pas fait le voyage d'Olympie pour y honorer Zeus, mais pour assister aux épreuves. La compétition « en l'honneur » de Zeus ne juxtaposait pas le sacré et le profane : elle était une solennisation religieuse du profane.* »

Selon Veyne l'importance de l'olympisme repose tout entier dans son acquisition d'une valeur culturelle élevée, intense et durable, qui s'explique par le plaisir qu'il procure et son caractère sublime : « *Comme les chefs-d'œuvre, les records sont des exploits ; comme les artistes, les champions font vibrer en nous le sentiment du sublime. L'olympisme était donc un classique.* »

III. L'olympisme expression du déclin d'une civilisation ?

L'âge d'or des Jeux olympiques, lié à celui des cités, ne dure qu'un temps en raison de l'apparition des dérives, notamment celle du professionnalisme.

Dans un premier temps les athlètes appartenaient généralement à de grandes familles, car il fallait assurer une préparation intense et coûteuse. Puis des cités vont financer de jeunes champions de condition modeste. À partir du V^e siècle avant J.-C., la qualité des concurrents baisse, les hommes de haut rang sont remplacés peu à peu par des mercenaires. L'idéal civique désintéressé s'efface.

Ce divorce entre la préparation physique à des fins civiques et la formation à la compétition sportive entraîne la déconsidération des jeux en raison du mauvais exemple donné par les athlètes de profession. Les athlètes subissent, dans le drame satyrique d'Euripide (480-406 av. J.-C), *Autolykos*, un réquisitoire:

« Alors que les vauriens pullulent par la Grèce, rien n'est pis que la race des athlètes. D'abord ils ne reçoivent aucun principe de vie honnête et ne sauraient en recevoir. Comment un homme, esclave de sa mâchoire et de son ventre, pourrait-il devenir suffisamment aisé pour enrichir sa patrie ? Il ne pourrait supporter l'indigence et être à la hauteur des vicissitudes de la fortune : peu habitué aux nobles sentiments, c'est bien difficilement qu'il s'adapte aux revers. Brillants

dans leur jeunesse, les athlètes ressemblent à autant de statues dont s'embellit la cité ; mais dès que les a accablés l'amère vieillesse, leurs vieilles loques s'en vont en effilochant leurs franges. Je blâme cet usage des Grecs qui rassemblent des gaillards de cette sorte, venus de cent contrées, et honorent des plaisirs inutiles. A quoi sert un homme qui a bien lutté ou qui court vite, qui a lancé le disque ou brisé la mâchoire scientifiquement ? Quel avantage sa couronne procure-t-elle à sa patrie ? Est-ce que l'on combat avec des disques ? Est-ce en courant un bouclier à la main que l'on chasse les ennemis de son pays ? Nul ne se soucie de ces bagatelles quand il est debout à portée du fer de l'ennemi. C'étaient les hommes sages et vertueux qu'il fallait couronner de feuillage, c'étaient ceux dont la vie prudente et juste forme une belle ligne droite, ceux qui, par leurs conseils, détournent les malheurs, éloignent les guerres et les révolutions : voilà quels sont les biens pour toute la cité et tous les Grecs. » (Traduction Marcel Berger et Emile Moussat, revue. Cndp.fr)

Cette notion de décadence est contestée par Paul Veyne, qui n'y voit qu'un lieu commun permettant aux historiens d'expliquer la « *dignité antique de l'olympisme* ». Cette vision d'une dignité sportive reposant dans une première époque sur sa spécificité aristocratique avilie ensuite par l'intrusion de concurrents professionnels est contredite par l'absence d'opposition en Grèce entre la culture populaire et la culture noble.

En tentant de comprendre l'olympisme à travers le regard que les grecs eux-mêmes pouvaient lui porter, Paul Veyne développe une analyse en rupture avec la vision classique d'activités physiques antiques porteuses de nationalisme, civisme et religiosité.

Les conquérants Romains, y voyant, eux, une manifestation politique de l'hellénisme, suppriment du programme les épreuves aristocratiques comme la course de chars pour favoriser les plus violentes. Le coup fatal vient du christianisme : en 394 l'Empereur Théodose 1er interdit les Jeux accusés de diffuser le paganisme et le culte du corps.

Orientations bibliographique

Finley, Pleket, 1000 ans de jeux olympiques: 776 av. J.-C.-261 ap. J.-C., Perrin, Tempus, Paris, 2008.

P. de Carbonnières, Olympie. La victoire pour les dieux, CNRS Éditions, 2005.

Paul Veyne, « *Pourquoi Olympie* », Enquête [En ligne], 8 | 1993. URL : <http://enquete.revues.org/168>